

Pour réussir à ce point de vue (alors presque complètement négligé par les sculpteurs), chacune d'elles eût dû non seulement s'arranger, vue de face, dans l'ouverture de la niche, mais de plus continuer logiquement son piédestal; toutes les quatre elles eussent dû former une masse pondérée, présentant, malgré des ajours pittoresques et des silhouettes heureusement variées, une saillie moyenne à peu près égale sur chaque face de la fontaine.

C'est ainsi qu'eussent agi tout naturellement des sculpteurs de la Renaissance, habitués dès leur apprentissage à tenir compte des conditions architecturales, variables dans chacun des édifices qu'ils décoraient; c'est ainsi que, sans laisser perdre un de ses droits à la fantaisie la plus charmante, ils savaient enfermer leurs figures les plus audacieuses dans les grandes lignes de la silhouette générale.

Architecture et sculpture se faisaient ainsi valoir réciproquement; leurs qualités s'ajoutaient au lieu de se nuire, et l'œil ravi ressentait le plaisir que procure à l'oreille un accord bien frappé.

Or, si nos figures répondent à la première condition que nous avons indiquée (celle, évidemment, dont s'est préoccupé le sculpteur), le *Delorme*, seul, répond à la seconde. Lui seul, dirait un professeur d'esthétique, est bien l'épanouissement normal du piédestal, *qui ne s'arrête pas aux têtes de lion*, mais qui, à travers les petites vasques, descend sur l'assise des coquillages. C'est ce piédestal, que le sculpteur eût dû considérer ainsi dans toute son étendue, en y superposant des figures. De là, cette allure franche du *Delorme*, et l'aisance avec laquelle sa masse, quoique plus forte que celle des autres statues, s'arrange avec les finesses du cadre.

Le *Flandrin* et l'*Audran*, au contraire, abandonnent